

Le Seignadou

Le signe de Dieu



FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X

PRIEURÉ SAINT-JOSEPH-DES-CARMES

11290 - MONTRÉAL-DE-L'AUDE

Téléphone : 04 68 76 25 40

Avril 2020

L'éditorial

L'imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ—L'oubli de soi et la patience

Bien chers fidèles,

La Passion et la Croix qui la sublime, sont un don volontaire de l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour nous racheter, obtenir le pardon de nos offenses, et nous ouvrir ainsi les portes du Ciel. Ce don volontaire est offert pour tous les hommes, même les impies, sans exception aucune. Il est facile de voir en cette offrande l'abnégation complète de notre Sauveur, l'oubli de Lui-même pour Son Père et pour nos âmes.

Oubli de soi, amour du Père, amour du prochain sont de toute évidence l'essence même de la vie de notre Rédempteur et l'exemple qu'il a voulu nous donner au cours de Son existence. Ces vertus sont d'ailleurs corrélatives : l'amour du Père, l'amour du prochain ne peuvent exister sans l'oubli de sa personne. Être tout aux autres, être au service des autres, demande nécessairement de s'oublier : la plus belle preuve d'amour n'est-elle pas, aux dires de Notre Seigneur Lui-même, de donner sa vie pour ceux que l'on aime ? S'oublier jusqu'à donner sa vie. Voilà la profondeur de l'Amour que Jésus a voulu nous montrer.

C'est donc un appel que Notre Seigneur Jésus-Christ nous lance. Nous oublier, pour laisser la place aux autres. Détruire l'égoïsme de nos vies, afin de vivre dans une réelle et profonde générosité envers les autres, envers Dieu. Et si la Croix de notre Sau-

veur est le modèle parfait, Sa pédagogie à notre égard a permis bien d'autres exemples plus accessibles que le supplice de la Croix, et qui nous permettent, à notre tour, dans la condition qui est la nôtre, de nous oublier, de supprimer cet égoïsme haïssable qui nous sied tant, et empêche le véritable amour de Dieu et du prochain.

Ces exemples, ce sont tous ceux de Sa vie au sein de la Sainte Famille et en compagnie de Ses disciples. Là, Notre-Seigneur nous donne un exemple imitable, accessible. Avec Sa très sainte Mère et saint Joseph d'abord, avec Ses disciples ensuite, Notre-Seigneur est tout à Dieu, tout aux autres. A Nazareth, Il vit et se sacrifie pour la très sainte Vierge et saint Joseph, et cela se traduit par les actes, par l'empressement à servir, à aider, à deviner les désirs de Ses parents. Regardons-le enfant plein de gaieté, de franchise, toujours obéissant aux ordres demandés ; regardons-le adolescent, jeune-homme, toujours attentif et ardent à servir Joseph et Marie ; regardons-le dans les derniers jours du saint vieillard soutenir sa marche, l'asseoir devant la porte au soleil de l'hiver et reprendre le travail pour subvenir aux besoins de tous. Pourquoi ne serait-ce pas là notre idéal de vie de famille ? Tout aux autres, tout à nos parents, tout à nos enfants.

Mais voilà ! Nous ne vivons pas au sein de la Sainte Famille dans laquelle, il faut bien l'avouer, les relations de charité étaient facilitées et la patience

peu sollicitée.

Il est vrai que la sainteté de la très sainte Vierge Marie et de saint Joseph facilitait l'exercice de la charité au sein de la famille de Nazareth, mais néanmoins Notre Seigneur n'a pas manqué d'exercer la vertu de patience au cours de Sa vie terrestre. Au sortir du foyer de Nazareth, Il s'entoure de soixante-douze disciples, dont beaucoup parmi eux ne brillent ni par l'étendue de leur intelligence, ni par la distinction de leurs manières, ni encore par la profondeur de leur spiritualité. Entouré d'une foule lente à comprendre et peu portée aux exercices de piété, Il a dû exercer la patience pour supporter les défauts de ceux qui L'entouraient, sans parler des pharisiens contradicteurs de mauvaise foi et plus prompts à Le tourner en dérision qu'à L'écouter.

Le modèle est bien là, en Notre Seigneur Jésus-Christ, accessible de surcroît. Oubli de soi pour être tout à sa famille et tout à son travail en même temps, et sans négliger l'un et l'autre, patience en toutes circonstances, c'est en cela que consiste le plus souvent notre croix quotidienne et donc en cela que nous imiterons Notre Seigneur Jésus-Christ dans Sa vie terrestre et que nous nous unirons à Lui, autant que nous en sommes capables, dans Sa passion. Le voilà notre chemin de croix. Il n'est pas question de le chercher ailleurs.

En effet, pourquoi chercher Dieu sur une route où Il ne nous attend pas ? Il nous donne rendez-vous sur le chemin où Sa Providence nous a placés, et c'est là que nous Le rencontrerons sûrement, parmi nos obligations journalières et dans l'acceptation des petites contradictions quotidiennes, en conservant en toutes circonstances l'empire sur soi-même car c'est là que se manifeste la véritable force.

Mais comment acquérir cette patience, puisque le plus souvent notre impatience surgit de façon irréfutable ? Ne nous méprenons pas ! Cette patience est accessible à tous. On l'acquiert par deux moyens : grâce à des convictions et à des exercices !

Des convictions d'abord. Nous l'avons dit, le plus souvent nos impatiences précèdent toute réflexion. Il importe donc d'entretenir en nous un état d'esprit qui facilite le contrôle de nos premiers mouvements. Aux plus religieux d'entre nous (nous pourrions au moins nous efforcer d'en faire l'expé-

rience), il sera très profitable d'actualiser souvent la présence de Dieu en nous. Cet exercice nous place dans une sérénité qui amortit le choc inattendu des contrariétés. Au lieu de perdre patience parce que nos plans sont subitement renversés, si, selon le conseil de Pascal, nous considérons les événements comme « des maîtres que Dieu nous donne de Sa main », nous modifions aussitôt nos projets pour faire face à la difficulté qui surgit.

Si nous n'arrivons pas à effectuer régulièrement cette actualisation de la présence de Dieu en nous, gardons au moins à l'esprit cette devise : « Penser aux autres avant de penser à soi. » Bien des mouvements d'impatience seront alors réprimés. Sachons nous dire que ceux que nous aimons ont leurs manies et leurs travers qui nous agacent : celui-ci nous ressasse dix fois la même chose, celui-là m'interrompt constamment, les remarques de cet autre m'exaspèrent ! Autant de raisons de sortir de ses gonds. Mais tous ceux-là qui m'entourent ont aussi leurs soucis et leurs ennuis, et peut-être aussi graves que les miens. Qui sait si au moment où il me dérange, il n'a pas plus besoin de moi, que moi de ma tranquillité ? Pourquoi vivons-nous ensemble si ce n'est pour nous entraider ? Saint Paul qui a trouvé les accents les plus lyriques pour louer la charité, lorsqu'il se permet quelques conseils pratiques écrits tout simplement : « Supportez-vous les uns les autres. Ne suivez pas quelquefois insupportable moi-même ? »

Dans ce climat, adoptons alors deux exercices : sachons nous taire, sachons attendre. Afin d'être capables de nous taire lorsqu'il ne sera pas expédient de parler, appliquons-nous en tout temps à ne pas trop parler. Laissons les autres achever leurs pensées sans leur couper la parole, et sachons prendre le temps de répondre. Cette habitude nous gardera des réparties précipitées. Puisqu'il faut être deux pour se disputer, la sagesse est bien souvent de ne pas être le second. Sachons donc reporter une réponse, une répartie afin qu'elle soit écoutée, entendue. Une explication ne sert que si les interlocuteurs ne sont pas irrités.

Sachons attendre aussi. Accoutumons-nous donc à ne pas exiger en toutes circonstances, et même à ne pas donner une satisfaction immédiate à tous nos désirs. Encore un exercice salutaire ! N'est-ce pas Madame, que si votre mari vous presse de lui recoudre un bouton, vous ne parvien-

dre pas mieux à enfile l'aiguille ? Deux êtres qui s'aiment s'impatienteront alors. Pourquoi votre garçon qui en s'habillant, a trouvé son cordon de lacet noué, pousse-t-il tant de soupirs, si ce n'est pas des cris sauvages ? Il tire le lacet, ce qui resserre le nœud, pour finalement tout arracher. La prochaine fois, ne serait-il pas mieux de desserrer tranquillement le nœud malencontreux ce qui fera l'économie et du lacet et de la colère ? Patience et longueur de temps ne valent-elles pas mieux que force ou rage ?

Que ce temps de la Passion nous voit ardents dans l'effort, persévérants dans notre devoir, patients auprès de notre entourage afin que nous imitions, autant qu'il nous est possible, notre saint Rédempteur qui n'a pas manqué de porter en Sa Croix chacune de nos croix.

Abbé Gonzague Peignot +



VIE DE L'ÉCOLE ET DU PRIEURÉ

Carnet paroissial

Ordres mineurs :

- le 7 mars 2020 : - Portier et Lecteur : **Louis-Marie Frizac** ;
- Tonsure : **Sixte Burguburu, Geoffroy de Butler, Eric Lecomte** ;
- cérémonie reportée *sine die* : Exorciste et Acolyte : **Baudouin du Fayet de La Tour**.

Ordination :

- cérémonie reportée *sine die* : Sous-Diacre : **Cyrille Perriol**.

Chronique du mois de mars 2020

Ce mercredi 4 mars s'ouvre la sainte quarantaine de l'Église. Pratique antique, que les premiers chrétiens observaient avec une ferveur et un zèle qui nous feraient pâlir de honte. Pratique inspirée, bien sûr, du désir constant de l'Église d'imiter et de faire imiter aux fidèles Notre Seigneur Jésus-Christ. Les plus grands saints de l'Ancien Testament, Moïse et Elie, reçoivent le privilège insigne d'apparaître aux apôtres (évangile du II^{ème} dimanche de Carême), sur le mont Thabor. L'acte héroïque qui les caractérise : le jeûne de quarante jours dans le désert. Temps de pénitence, où les signes extérieurs de joie sont momentanément abandonnés, les ornements violets, couleur de la chair meurtrie, les fleurs ôtées de l'autel, l'orgue silencieux. L'Église s'est revêtue de ses vêtements de pénitence et de deuil, et se fait suppliante, implorant la pitié de Dieu sur les péchés de ses enfants. Et sa prière est exaucée. Temps de grâce que ce Carême, temps de conversion, de retour des enfants prodiges. Les confesseurs le savent, les suffrages de l'Église, malgré l'attédissement général et le manque de ferveur dans les pratiques de pénitence, touchent le cœur de Dieu, et un grand nombre d'égarés reviennent à la maison du Père, en criant : « Père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, je ne suis pas digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes serviteurs. » Mais le père, exultant, le couvre de la robe de fête et fait tuer pour lui le veau gras. « Il y a plus de joie au Ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir. » (Luc, XV,17) Redoublons de ferveur et d'esprit de componction, à l'approche des jours saints, et peut-être encore plus cette année, où des événements indépendants de notre volonté nous empêcheront de suivre les offices de la Semaine Sainte.

Le Carême est le temps choisi par l'Église pour

administrer les saints ordres aux lévites qui se préparent au sacerdoce. À Ecône, nos paroissiens et anciens élèves reçoivent la tonsure et les premiers ordres mineurs. Louis-Marie Frizac, Vianney Chardon, Pierre de Cacqueray sont ordonnés portiers et lecteurs, pendant qu'Émeric Lebourg, Eric Lecomte et Sixte Burguburu reçoivent la tonsure ecclésiastique. Encore une fois, prions pour leur persévérance, la moisson manque cruellement d'ouvriers.

La suite de la chronique est un peu compliquée à écrire, puisque l'épidémie vient suspendre les activités paroissiales. Les abbés et frères ont pris un train de vie monastique, rythmée par la prière, l'étude, et les travaux manuels. En effet, outre la gestion des cours par correspondance qui les oblige à passer pas mal de temps sur l'ordinateur ou au téléphone, les abbés et frères entreprennent quelques travaux dans l'enceinte de l'école, spécialement la préparation d'une extension de parking pour les paroissiens et la mise en place d'un réseau de récupération des eaux pluviales, sur l'ensemble du domaine. Ceci permettra par la suite de bitumer une partie de l'école... Dans leur retraite, ils ne manquent pas de bien prier pour le troupeau, privé momentanément de bergers et de pâturage pour une durée indéterminée, au moment le plus important de l'année liturgique. Les voies de Dieu sont impénétrables, et nous devons les adorer, nous souvenant que « tout ce qui arrive concourt au bien de ceux qui aiment Dieu. » Et saint Augustin ajoute : « etiam peccatum » même le péché ! N'est-ce pas ce même saint Augustin qui fait chanter au diacre lors de la Vigile Pascale : « O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem ! » « O heureuse faute, qui nous mérita d'avoir un tant et si grand Rédempteur. »

TÉMOIGNAGES DU BON COMBAT

Piété filiale V.

par M. l'abbé Simoulin,

Le séminaire français de Rome, ses professeurs

Après avoir évoqué le séminaire et son éminent supérieur, il faut rendre hommage à ceux qui furent ses principaux collaborateurs dans la formation de notre jeune Marcel Lefebvre. Je veux les nommer tous, car ils le méritent, mais j'évoquerai particulièrement ceux qui ont marqué le plus profondément notre séminariste.

ROME - COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE (AVRIL 1920 - JUIN 1924)

R. P. Henri LE FLOCH, supérieur ; **PP. Jean-Baptiste FREY**, 1^{er} assistant, préfet des études ; **Marc VOEGTLI**, 2^{ème} assistant, directeur spirituel, professeur d'ascétisme et de pastorale, **Joseph WIISLER**, économe ; **Joseph LE ROHELLEC**, répétiteur de philosophie ; **Eugène KELLER**, directeur du scolasticat, répétiteur de théologie ; **Jean DELAIRE**, préfet de discipline, répétiteur de philosophie ; **Pierre TIMMERMANS**, répétiteur de théologie et de Droit canonique, préfet de chant ; **Joseph HAEGY**, préfet de culte, professeur de liturgie ; **Émile HERBINIÈRE**, secrétaire, chargé des étrangers ; **FF. FLAVIEN**, infirmerie, lingerie ; **BERNARDO**, service intérieur, commissions ; **MODESTE, PANTALEON, CESLAS**, chargés de la cuisine ; **M. Alphonse MULLER**, chargé spécialement du service de la bibliothèque.

Le P. Voegtli, père spirituel (25 Avril 1853 - 7 janvier 1930).



M. l'Abbé Johan, doyen des séminaristes, notait à son sujet le 10 avril 1926 : « Lors de mon arrivée au Séminaire, en Octobre 1921, le trait de vie commune qui m'avait le plus frappé, c'était la déférence affectueuse et l'esprit de très filiale obéissance à l'égard du R.P. Supérieur. Il y avait là des confrères très âgés, ayant fait toute la guerre, et parmi eux, le doyen, un ancien médecin : ils aimaient et estimaient tous le R.P. Supérieur, et lui obéissaient comme des fils très fidèles à un Père très cher. Il suffisait que le Père Supérieur parlât, pour être suivi et totalement obéi : les élèves se rendaient spontanément et joyeusement à ses moindres désirs, comme l'eussent fait des religieux à l'égard de leurs supérieurs. Nul besoin de réprimander, ni de coaction aucune : j'en fus étonné alors, et je me suis rendu compte par la suite que là était le secret de cet accord parfait des esprits et des cœurs qui faisait (et fait encore, bien qu'on en dise) le charme profond de la vie dans notre Séminaire. » Le premier trait distinctif de l'âme du Séminaire de notre cher fondateur était donc un esprit de très affectueuse obéissance. »

« Aux côtés du R.P. Supérieur figurait une autre personnalité, toute de sainte énergie et d'intégrité sacerdotale, le R.P. Voegtli. Il représentait pour nous le type complet de l'expérience sacerdotale, car il avait occupé des postes variés. Il avait dirigé de nombreuses âmes et avait une haute science et il jouissait du reste d'une réputation universelle de sainteté et de sagesse sacerdotales. Ses conférences avaient le ton des conseils d'un vieillard plein d'expérience. Sa doctrine était simple, il nous parlait uniquement de **Notre Seigneur Jésus Christ-Roi**. La doctrine de ses cours de pastorale était également simple : **le Prêtre est l'homme de Notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'aux derniers sacrifices**. Il enseignait l'intégrité du sacerdoce, la logique du sacerdoce poussée à bout : **le sacrifice du Prêtre pour que règne Jésus-Christ**. Tout était jugé de ce point de vue. " **Nous ne relèverons notre pays, que lorsque nous y aurons fait régner Notre Seigneur Jésus**

Christ. "

Cette conception du Sacerdoce acceptée dans son intégrité, si parfaitement prêchée par le P. Voegtli dans ses conférences et par l'exemple de sa vie, constitue le second trait spécifique de notre Séminaire.

J'ai toujours constaté comme troisième caractéristique du Séminaire, un esprit de **dévouement total au Souverain Pontife.** " *Il est sacerdos orbis catholicus, la source de toute la puissance que vous aurez un jour sur les âmes... Vous lui donnerez le dévouement entier de votre intelligence ; vous l'aimez comme un Père, vous serez plein de zèle pour le faire aimer. Vous priez pour lui et vous lutterez contre tous les préjugés*".

Ainsi nous parlait le Révérend Père supérieur à la fin de 1921. Le Père Voegtli lui faisait écho en son cours de pastorale de 1922-25 : « *Il faut être tout entier pour le Pape et pour le Pape régnant, suivre avec dévotion et enthousiasme ses ordres, ses conseils, ses décisions doctrinales et ses décisions administratives, ses encycliques, ses lettres, ses discours. Nous n'avons pas à nous occuper des nuances qui existent entre prédécesseur et successeur.* »

« Et comment doit se manifester notre amour pour le Pape ? Notre amour pour le Pape se manifeste par la défense de la vérité » (allocution du R.P. Supérieur à la clôture des conférences de théologie de 1926-27). « Chaque année qui passe fortifie votre attachement à Rome, à la doctrine Romaine, base de toute votre formation "Sentire cum Ecclesia", être avec l'Église, avec le chef de l'Église : c'est un organe, c'est un sens, c'est un esprit qui est et avec lequel on sent, on juge, on respire et l'on vit. C'est le vrai sens théologique, c'est comme l'instinct de la vérité catholique » (réponse du R.P. Supérieur aux vœux du nouvel an 1927). Et le Père Voegtli ramenait ce sens théologique à sa grande synthèse, à Notre seigneur Jésus Christ : « La vérité dont le Pape a le dépôt, c'est la Vérité de Notre Seigneur Jésus Christ, c'est Notre Seigneur Jésus Christ qui est la vérité ».

La plupart d'entre nous ont eu le bonheur d'être formés à l'école du R.P. Voegtli, nous le considérons comme un saint, et l'impression qu'il a donnée à nos âmes est à jamais ineffaçable, **c'est par lui que nous avons appris à voir Notre seigneur Jésus Christ, le roi, le centre de tout, la solution de toutes les questions, la nourriture, la pensée, la vie... tout.** Notre Seigneur Jésus-Christ connu, aimé et servi, et cela par Marie, c'est tout le P. Voegtli,

c'est ce qu'il a voulu graver en nous : cela restera ! » (Lettre des Séminaristes appelés au service militaire - Lundi de Pâques 1927).

Le R.P. Haegy, préfet de culte (19 mai 1860 - 5 février 1931).

Ce fut peut-être le préféré de Monseigneur, qui avait travaillé avec lui pendant toutes les années où il fut grand cérémoniaire, et dont il nous parlait toujours avec grande émotion.



L'hommage qui nous sera le plus doux est celui que lui a rendu Mgr Lefebvre lui-même, alors vicaire aux Marais-de-Lhomme, lors de son décès : « *La douloureuse nouvelle de la mort du Rév. Père Hæggy émeut tous ceux qui l'ont connu, mais elle frappe plus durement ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans son intimité, qui ont profité de sa foi, de sa science et de son cœur de père.*

Le Rév. Père était en effet de ceux qu'il faut approcher de près pour les estimer à leur juste valeur. A le juger trop vite, on ferait erreur. Son extérieur, un peu rude, sa réprimande parfois vive à un interrogateur ignare ou inhabile, l'ont fait passer, chez quelques visiteurs fortuits, pour un homme chez qui l'autorité voulait faire place à la science.

Pour nous, qui l'avons bien connu, le Rév. Père Hæggy fut à la fois un éducateur et un père. Il fut plus qu'un professeur de liturgie, parce qu'à la parole il joignait l'exemple. À travers son souci de la perfection, jusque dans les moindres détails, en tout ce qui concernait les cérémonies religieuses, nous apercevions sa grande foi en la présence de l'hôte divin. Il savait, par expérience, qu'aux rites traditionnels font

souvent place des pratiques arbitraires. Nul ne devait avoir assisté à une cérémonie religieuse, au Séminaire Français, sans avoir compris que la liturgie était une grande manifestation de foi.

Pour ceux qu'il avait appelés à l'aider dans sa charge, le cher Père Hægy fut surtout un père, sachant à la fois réprimander et récompenser. Pas d'éloges, mais un simple témoignage de satisfaction ; pas d'observations en public, mais en famille. Toujours il écoutait nos requêtes avec bienveillance et s'efforçait, en nous satisfaisant, de nous témoigner une grande confiance.

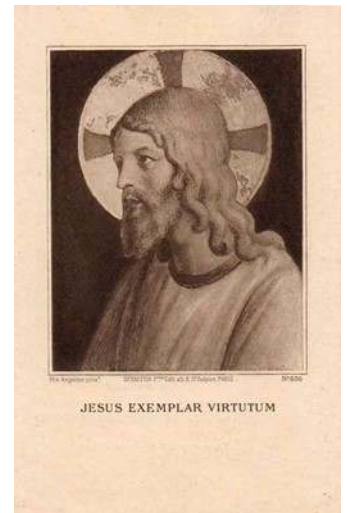
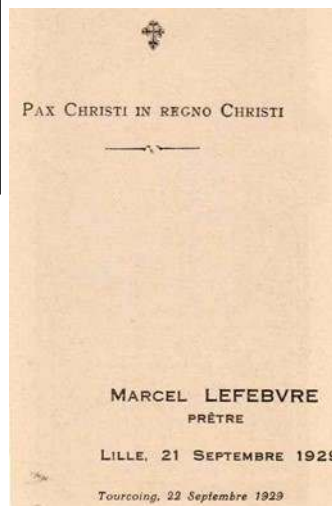
Au soir de sa vie, alors qu'il sentait faiblir son excellente mémoire et surtout ses forces physiques, le Père devint plus paternel encore. Les liens se resserraient à mesure que le Bon Dieu semblait vouloir les briser. Obligé de nous laisser participer davantage à sa charge et de recourir plus souvent qu'il ne le voulait à nos services, il se montrait plus affectueux et partageait en famille ses joies et ses peines. Volontiers, il jetait la gaîté parmi nous par quelques joyeuses plaisanteries. Parfois aussi, au souvenir de l'un ou de l'autre de ceux qu'il avait bien connus, quelques larmes perlaient dans ses yeux.

Tous ceux qui, comme nous, l'ont approché de près, remercient Dieu d'avoir été un peu les fils de cette grande âme sacerdotale qui leur a communi-

qué sa sainte vénération de l'autel auquel ils ne peuvent monter sans se souvenir de toute la reconnaissance qu'ils lui doivent. » (Les Échos de Santa Chiara - Souvenirs biographiques 1931)

Voici donc notre abbé pleinement « converti » au Règne social de Notre Seigneur Jésus-Christ et armé d'une dévotion sans limite au saint sacrifice de la Messe. Il choisit pour son image d'ordination la formule : « **Pax Christi in regno Christi** » Tel sera le phare de toute la vie sacerdotale de notre jeune prêtre : que règne Jésus-Christ pour que les hommes vivent dans la paix qu'Il nous a laissée.

Il reçoit l'ordination des mains du Cardinal Liénart à Lille le 21 septembre 1929 et le cardinal lui impose de rester un an au service du diocèse malgré son désir de suivre René au noviciat des missions. C'est ainsi qu'il a été nommé vicaire à Lomme pour un an, et c'est le 1^{er} septembre 1931 qu'il se présente à son tour au noviciat des Pères du Saint-Esprit à Orly, ce dont nous parlerons la prochaine fois.



LE SEIGNADOU HISTOIRE



ARTICLE N°27 LES PERSÉCUTIONS

Nous ne pouvons laisser derrière nous le règne de Marc-Aurèle, l'Empereur philosophe, sans écrire une page sur la persécution de la principale communauté chrétienne de la Gaule au II^{ème} siècle. Saint Paul déjà, avait foulé le sol de l'Hexagone, lorsque, libéré, il était parti évangéliser l'Espagne. Et certainement il n'était pas resté oisif, prêchant, comme il ne pouvait s'en empêcher, partout où il passait, en Provence et dans toute la Narbonnaise. Probablement avait-il même rencontré quelque petite chré-

tienté déjà constituée à Massilia et en Provence, car, on le sait, cette région abrite le souvenir et les reliques des saintes Maries-de-la-Mer, qui sont les Maries de l'Évangile, débarquées avec Lazare d'une barque sans voiles ni rames, miraculeusement conduite par l'Esprit-Saint depuis la Palestine jusqu'à l'embouchure du Rhône. De la Provence, la foi chrétienne était rapidement montée dans la capitale des Gaules : Lugdunum, Lyon. Là, elle avait pris un essor considérable. Le nombre de fidèles grandissant, la

jalousie des païens n'allait pas tarder à profiter du zèle de l'Empereur superstitieux pour laisser libre cours à sa soif de sang.

La ville de Lyon, avons-nous dit, était la capitale des Gaules, et voyait chaque année affluer dans ses rues des gens de toute la Province, pour la réunion annuelle des soixante-quatre grandes cités gauloises. En outre, en 177, la population de la ville était très cosmopolite, et, aux Gaulois et aux Romains, se mêlaient beaucoup d'orientaux. Saint Irénée, l'auxiliaire du vieil évêque de la ville saint Pothin, à qui nous devons le récit de cette passion, était lui-même grec. La raison du déclenchement de la persécution n'est pas bien claire. Encore une fois, il a fallu un bouc émissaire pour calmer la population anxieuse. La guerre de l'Empire sur le Danube qui reprenait, les calamités du règne de Marc-Aurèle qui avaient succédé les unes aux autres avaient appauvri la population, et, par conséquent, l'avait aigrie. Les chrétiens étaient conspués lorsqu'on les croisait dans les rues. On leur crachait dessus, on les frappait, on les dépouillait. Un jour, ce fut l'émeute. Les prêtres de Cybèle, déesse orientale dont le culte grotesque déplaisait aux esprits romains, se plaignaient des chrétiens, dont les cérémonies troublaient leur culte satanique. Pour cela, oui, on les écoutait. Mais à ces plaintes vinrent s'ajouter celles des bouchers de la ville, furieux de voir la clientèle chrétienne déserrer leurs boutiques, pour ne pas avoir à acheter des viandes sacrifiées aux faux dieux. En toute illégalité, mais avec la complaisance des autorités, la foule se déchaîna. Les confesseurs de la foi subirent les sévices cruels dont est capable une foule en délire, et furent jetés en prison. Parmi eux, il y avait quelques personnes aisées qui possédaient des esclaves païens. Une aubaine pour le légat, qui voulait donner un semblant de crédibilité à la condamnation qu'il était décidé à porter. Les esclaves, à la seule vue des instruments de tortures, avouèrent les crimes abominables de leurs maîtres, incestes d'Œdipe, repas de Thyeste etc. Un chrétien, du nom de Vettius, dont la vertu était renommée dans toute la ville, même chez les païens, se proposa pour être l'avocat de ses frères. Sa plaidoirie déclenchant la fureur de la foule, le juge se contenta de lui demander : « es-tu chrétien ? » et quand Vettius eut répondu par l'affirmative, il le condamna comme les autres. Il eut la tête tranchée. Seuls, dans tout l'Empire Romain, les chrétiens n'étaient pas autorisés à bénéficier d'un avocat.

Malheureusement, au milieu des nombreux

confesseurs qui tenaient bon, il s'en trouva pour lâcher prise. Une dizaine de chrétiens apostasièrent, et livrèrent au légat, dévoré de zèle, le nom de dignitaires chrétiens, dont celui de l'évêque Potin, et de son diacre Sanctus. Il les livra à la torture, mais certains fatiguèrent les bourreaux, dont Sanctus, mais surtout une jeune vierge inébranlable : Blandine. « Grâce à elle, le Christ montra que ce qui est simple, sans apparence, aisément méprisable aux yeux du monde, est jugé digne d'une grande gloire auprès de Dieu, à cause de l'amour que l'on a pour Lui, amour qui se révèle dans la force et ne se glorifie pas dans l'apparence. Nous avons tous peur, et sa maîtresse qui combattait elle aussi parmi nos martyrs partageait notre angoisse, que Blandine fut incapable de confesser hardiment sa foi. Elle était si fragile ! Mais Blandine fut d'une telle constance qu'elle découragea tous ceux qui, se relayant sans cesse, l'avaient du matin au soir torturée de façon inimaginable. Ils reconnurent d'eux-mêmes qu'ils renonçaient, car ils n'avaient rien d'autre à lui faire endurer. Ils s'étonnaient qu'elle respirât encore, alors qu'elle avait le corps entièrement déchiré, ouvert par les coups. Ils affirmaient qu'un seul de ces supplices auraient dû suffire à la tuer, sans qu'il fût nécessaire de recourir à tant de tortures horribles. Mais la bienheureuse, généreuse athlète, puisait un renouveau de force dans la profession de sa foi. Ce lui était un réconfort, une accalmie au milieu des souffrances que de redire : « Je suis chrétienne, il ne se fait rien de mal parmi nous ! » Pourquoi un tel acharnement ? Parce que, esclave chrétienne, elle devait confirmer par ses aveux ceux des serviteurs païens, trop prompts à accuser pour être crédibles. » (Lettre de saint Irénée de Lyon)

Le diacre Sanctus, lui aussi, résista superbement. Il avait été jeté au cachot à demi-mort, le corps couvert de meurtrissures et de brûlures causées par l'application sur sa peau de lames rougies au feu. Quand les soldats vinrent le chercher pour comparaître à nouveau, il avait été guéri miraculeusement, et n'avait plus l'ombre d'une cicatrice.

Blandine, Sanctus, et deux autres héros de la foi, Attale et Maturus, furent donc condamnés à subir une « venatio », c'est-à-dire une chasse. Autrement dit, à être livrés aux bêtes. Sanctus et Maturus, blessés par les dents des fauves, eurent finalement la tête tranchée. Mais Blandine, épargnée par les bêtes, fut reconduite en prison, tandis qu'Attale, dont le légat venait d'apprendre la citoyenneté romaine, fut momentanément épargné.